

**[Collectif]. 10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des grandes gueules. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2007, 138-[1] p. + deux DC. ISBN 978-2-922528-74-9**

Aurélien Boivin

Volume 6, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000033ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000033ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2008). Compte rendu de [[Collectif]. *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des grandes gueules*. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2007, 138-[1] p. + deux DC. ISBN 978-2-922528-74-9]. *Rabaska*, 6, 169–172.  
<https://doi.org/10.7202/000033ar>

amants trépassés. Dans « La Bague », un neveu, qui a volé la bague de son oncle décédé, endure des années de décomposition abominable jusqu'au jour où il est enterré vivant. Un autre élément de la légende, la sorcellerie, est le sujet du « Sorcier de Bouctouche » qui présente un cas de rivalité entre deux sorciers.

Chaque récit est court et illustré, la composition est claire et, dans la version avancée, un lexique donne le sens des mots peu courants. Puis l'auteur donne la source du récit littéraire ancien (M<sup>sr</sup> Joseph-Octave Plessis, Alphonse Poitras) ou contemporain (Edwige Grolet et Louisa Picoux, Pierre-Paul Karch, Glen Shackleton) ; un seul récit est de source orale (fonds Catherine-Jolicœur du Centre d'études acadiennes de Moncton).

Préparé pour de jeunes adultes en voie d'alphabétisation, qui « ont un attrait particulier pour le fantastique mêlé à l'horreur » (p. 3), ce recueil ferait un excellent instrument d'enseignement dans les écoles secondaires. Sa lecture facile et amusante est faite pour divertir un large public. Par contre, ceux qui s'intéressent sérieusement à la tradition orale du Canada français n'y trouveront aucun document original.

**GISÈLE THÉRIAULT**

Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église

---

[COLLECTIF]. *10 ans, ça conte ! Le rendez-vous des grandes gueules*. Montréal, Planète rebelle, « Paroles », 2007, 138-[1] p. + deux DC. ISBN 978-2-922528-74-9.

Préparé à l'occasion du dixième anniversaire du « Rendez-vous des Grandes Gueules » présenté à la Forge à Bérubé de Trois-Pistoles, les 30 septembre, 1<sup>er</sup>, 6 et 7 octobre 2006, *10 ans, ça conte !* veut rendre hommage aux conteurs du Québec et de la francophonie qui ont accepté, au cours de cette période, de se déplacer, d'une année à l'autre, pour venir enchanter un auditoire déjà conquis à la Parole et au riche imaginaire de ceux et celles qui sont passés maîtres dans l'art de raconter. Si trente-sept ont répondu à l'invitation de Maurice Vaney, l'organisateur de ce grand rassemblement, seulement seize d'entre eux, en raison des contraintes d'édition, d'espace disponible et de temps, ont pu voir leur texte publié dans ce recueil collectif, enrichi de deux DC et de la musique de l'harmoniciste Alain Lamontagne, dont la réputation a largement dépassé les frontières du Québec.

Sans qu'il en soit fait mention, *10 ans, ça conte !* peut se diviser en deux parties, ce qui correspond d'ailleurs aux deux DC qui l'accompagnent. La première regroupe les contes de neuf conteurs québécois, dont les pionniers

de ce que j'ai appelé, il y a plusieurs années, « le renouveau du conte » au Québec, les Jocelyn Bérubé et Michel Faubert, qui n'ont rien perdu de leur fougue et de leur talent, auxquels se joignent entre autres les Marc Laberge, Renée Robitaille et l'incontournable Fred Pellerin, le conteur de Saint-Élie-de-Caxton. La deuxième partie, nettement plus courte et moins intéressante aussi, regroupe les contes de sept conteurs francophones venus d'Algérie (Ami Iften), du Liban (Layla Darwiche), de l'Italie (Luigi Rignanese), du Vietnam (Michèle Nguyen), de l'Écosse (Fiona MacLeod), de l'Afrique centrale (Venant Mboua et Eshu) et de la France (Daniel L'Homond).

Jocelyn Bérubé et Michel Faubert volent véritablement la vedette du groupe, tant à l'écrit qu'à l'oral. Le premier ouvre le recueil et le récital avec la légende en vers libre (et souvent rimée) d'Alexis le Trotteur, ce « Ben Johnson d'un autre temps ° sans anabolisants », mort écrasé sous un « cheval de fer » après avoir accompli tant d'exploits devenus légendaires. Le conteur transforme la légende, car, au-delà de la mort, celui qui courait plus vite qu'un cheval fait désormais « la navette entre les planètes » et a fracassé les records dans la « galexis » du Centaure. La narration est bien menée. Le narrateur qui recourt à une langue savoureuse, populaire, farcie d'images, multiplie les rebondissements tout en suscitant l'intérêt de son lecteur ou de son auditeur, comme seul sait le faire un conteur talentueux.

Il en est ainsi de Michel Faubert qui nous donne, dernier conte de cette première partie, une magnifique version du conte merveilleux « La Fille aux mains coupées », conte-type 706 du catalogue Aarne-Thompson, qu'Hélène Bernier a savamment étudié dans son ouvrage publié aux Presses de l'Université Laval en 1971, dans la collection « Archives de folklore ». Les principaux motifs sont bien exploités : promesse du fils à sa mère sur son lit de mort de s'occuper de sa petite sœur et de renoncer, pour ce faire, au mariage ; construction d'un ermitage à la demande de sa sœur, rencontre d'une femme étrangère dans un bar du village ; mariage et jalousie de l'épouse qui force son nouvel époux à se débarrasser de sa sœur ; incapable de la faire disparaître, il lui coupe les deux mains ; en revenant de la forêt, le jeune homme heurte une épine qui s'infiltré dans un pied ; prédiction de la manchote : « cette épine-là, dans ton pied, je l'enlèverai un jour... avec mes mains » (p. 82) ; maladie du jeune homme ; visite d'un prince à l'ermitage qui transporte la manchote dans son château et l'épouse ; naissance d'un enfant, que la mère a bien failli perdre dans un cours d'eau dans lequel elle plonge pour lui sauver la vie ; au contact de cette eau magique, elle retrouve ses deux mains ; voyage chez son frère qu'elle délivre de son mal avant qu'il meure ; retour au château où l'attend le bonheur avec son enfant et son prince. Faubert, contrairement à d'autres conteurs du collectif, récite à peu près textuellement, et non sans talent, le texte que nous lisons, dans une langue

châtiée, tant à l'oral qu'à l'écrit, ce qui contraste avec les versions orales que nous avons pu lire dans l'ouvrage de Bernier. Avec celle de Bérubé, cette prestation compte parmi les meilleures du recueil.

Le conte de Fred Pellerin, « Le Dresseur de vent II », que nous avons pu lire dans son intégralité dans son recueil *Comme une odeur de muscles*, commence avec « La Misère ». La richesse de l'imaginaire de Pellerin et son indéniable talent transpirent dans ce conte qui met en vedette Ésimésac Gélinas, qui réussit un tour de force digne de Victor Delamarre : tourner la girouette installée tout en haut du clocher de l'église et, selon le deuxième conseil que lui avait jadis donné sa marraine, à savoir « Changez de côté, vous vous êtes trompés », faire tourner le vent et épargner d'un incendie le village de Saint-Élie-de-Caxton. On connaît la verve, le vocabulaire, les phrases courtes du conteur, plus facile à suivre à l'écrit qu'à l'oral, car le conteur parle vite, trop vite et escamote plusieurs mots, surtout que la récitation de son conte est souvent fort différente de l'écrit. Et on perd plusieurs mots. C'est dommage, car on ne peut douter du talent et de l'originalité du conteur.

Marc Laberge est un autre conteur de talent, qui a participé par ses contes et par son implication dans diverses activités au renouveau du conte. Il nous donne ici le conte « La Baleine d'Aubert », tiré du recueil du même titre, dans lequel le narrateur avec deux autres marins est appelé à porter secours à un roqual bleu prisonnier d'un filet de pêche. Marc Roberge, de son côté, nous donne une version très (trop) proche du conte « Le Chien gris » de Jacques Ferron (l'originale est meilleure que la copie), alors que Renée Robitaille nous donne une version en vers d'un conte (facétieux ?) mettant en vedette un jeune garçon, forcé d'aller avouer une faute au curé, qui lui fait part, à son tour, d'une aventure à lui arrivée : le vol d'une brassière appartenant à la maîtresse d'école qu'il a jalousement conservée, faisant peser les soupçons sur un camarade de classe. Le jeune garçon promet de garder le secret, mais n'encaisse pas moins une volée à la « strappe »... On a encore droit à un court conte en vers de Lucie Bisson et à « La Mort », personnifiée, de Joujou Turenne.

Les contes de la deuxième partie (et du deuxième DC) ont nettement moins de qualité que ceux de la première partie, à l'exception de « Samia et les œufs de poussin » de Layla Darwiche, un conte bien écrit (et bien narré) qui exploite la jalousie d'une belle-mère obligeant son mari à faire disparaître sa fille. Est bien pris qui croyait prendre puisque c'est la propre fille de la mégère qui est finalement victime des ogres de la montagne.

Les autres contes manquent de rigueur, soit dans le développement, soit dans la récitation. Ce n'est pas parce que l'on crie plus fort, que l'on hurle à la lune (4<sup>e</sup> de couverture) que l'on rejoint davantage les auditeurs ou les lecteurs. Les contes dits de création n'ont souvent pas la qualité des contes

inspirés de la tradition orale. Il faut tout de même applaudir cette initiative et féliciter les organisateurs et l'éditeur pour ce qu'ils apportent à la diffusion du conte, un genre qui, il y a trente ans à peine, était menacé, du moins à l'oral.

AURÉLIEN BOIVIN  
Université Laval, Québec

---

COLLECTIF LITTORALE (sous la direction du). *L'Art du conte en dix leçons*. Présentation de CHRISTIAN-MARIE PONS. Montréal, Planète Rebelle, « Regards », 2007, 262 p. ISBN 978-2-922528-75-6.

Pour marquer ses dix années d'existence, l'éditeur Planète Rebelle, qui se spécialise dans le conte et les arts de la parole, a fait paraître ce recueil d'essais écrits par certains des conteurs les plus en vue dans les pays de la francophonie. Le titre du livre pourrait prêter à confusion, puisque ses contributions portent plus précisément sur l'art de conter. Christian-Marie Pons, dans sa présentation, confirme plus ou moins la volonté didactique d'une publication destinée aux apprentis conteurs, en déclarant qu'on a souhaité « établir une forme de bilan des moyens de formation à l'art du conte » (p. 10).

Dès l'abord, cette entreprise soulève une question fondamentale : comment (ou dans quelle mesure) peut-on transmettre par l'écrit les principes d'un art aussi solidement enraciné dans l'oralité que le contage ? Et comme le souligne l'un des collaborateurs, Robert Bouthillier, « on ne peut retrouver [l']esthétique de l'oralité qu'en se collant les oreilles à la parole des gens qui la possèdent » (p. 75). Au vrai, ces textes ne se veulent pas – dans la plupart des cas – de véritables enseignements, mais des propositions pour la création éventuelle d'écoles de formation. Dans la présentation, on tente de faire ressortir les points sur lesquels les auteurs paraissent s'entendre, un consensus qui s'avère, en dernière analyse, plutôt fragile. À supposer qu'une récapitulation des différents modèles de formation soit le but de cet ouvrage, il va sans dire que celui-ci dévie volontiers du chemin qui a été tracé pour lui. Si l'on en juge par les témoignages portés par les auteurs, le métier de conteur a certes ses joies et ses récompenses, mais il aurait aussi ses frustrations et ses contrariétés devant certaines philosophies et pratiques prédominantes. Quelques-uns profitent de cette tribune pour exposer leurs griefs contre l'état actuel de leur profession au détriment d'un énoncé plus développé de concepts ou de théories pédagogiques. La valeur didactique de ces écrits est amoindrie d'autant qu'il a paru opportun à certains de puiser la matière de leur argumentation dans l'autobiographie et l'anecdote principalement. Il y a